

Farce

Autor(en): **Gaudard, François**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **63 (1925)**

Heft 22

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219553>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



L'ORGOLHIAO

(Fable).

On piào l'età zu èlevà
Su la tita d'on Ripounà¹ :
On vretàbblo bosson einmèclliounà qu'on diastre.
Fallà pardieu bin la cougnàtre
Po dere de sè retrovâ
Dein ti clliào pâi rebibolâ,
Crâisi per devant, per derrâi,
Ein faseint crotset et maillette
A fère châtâ lè pegnette
Quemet se terivant ào dâi²,
Dein clliào seindâ bouts bin mi qu'avoué dâi porte.
Porquie dan lè pe crouïo guieu
Ant-te ti dâi moui de cheveu,
Adan que bin dâi dzein de sorte
L'ant lo cotson tout dèpelli³ ?
Clli piào pouève dan s'aguelhi
Et djuvi
Avoué sè chère, avoué sè frâre, à catse-catse
Dein cllià tignasse ;
L'età pardieu bin behirâo !
Mâ clli piào l'età orgolhiào :
Sè crayâi bin me que sè frâre
Et fabrequâ d'autra matère⁴ :
Fiè co on piào su on molan.
On dzo, — l'età à sti bun-an, —
Lè dzein à la Ripouâna étant gaillâ ein fita,
Sè cougnivant tant que la tita
De noutron vilhio Ripounâ
Lo s'è trovâie vesenâ
Avoué clliasique
D'on syndique
Dào Gros-de-Vaud braquâ tot pri dâi carouset.
« Hardi ! sè peins lo craset
De piào. Hardi ! çà po sti iâdzo,
Se vu vère on outro velâdzo
L'è lo moment. Ie vu cambâ
Du su mon guieu de Ripounâ
Su la tita ào coo que la totse.
Dinse tsandzeri de perrotse.
Mè cheinto fè, gros et cossu,
Po deveni piào de monsu ! »
Onna menuta apri l'avâi tsandzi de tita
Et ie tsertsive 'na capita
De pâi⁵
Po s'einfatâ.
Pas pi ion qu'èin avâi. Fasâi de clliào piatûae
Su la tita plliemâie
Tant que lo syndico a cheintu dèmedzi.
Lo piào n'a pas pu sè lodzi :
L'â età tyâ d'on coup de lèse-potse⁵,
Tyâ quemet on tye onna motse.
Qu'a-te gagni noutron fièraud
D'avâi voliu fère lo gros ?
Du que noutra terra l'è rionda
L'è l'orgouet qu'a perdu lo mondo.

Marc à Louis.

¹ Riponnier, Lazzaroni de Lausanne. — ² Doigt. —
³ Matière, étoffe. — ⁴ Cheveux, poils. — ⁵ Second
doigt de la main. Les noms des doigts sont : Pâodzu,
lèse-potse, grand dâi, damusallâ, petit-dâi.

IL Y A CENT ANS

A propos de l'incendie de la Flèche de la
Cathédrale.

À l'assemblée générale du Vieux-Lausanne, qui a eu lieu le 25 mai, M. l'architecte Bron a fait une conférence sur les flèches de la Cathédrale et parlé de l'incendie du 24 mai 1925. Chose curieuse, le maisonneur venait précisément de convoquer les pompiers pour des exercices qui devaient avoir lieu le 30 mai. Il ignorait que son avis était daté du jour où un exercice pratique de premier ordre serait imposé aux sauveteurs.

MM. les intendants, maîtres et employés aux pompes pour les cas d'incendie, sont prévenus que la Section de police en a fixé l'essai, au lundi 30 courant, à 6 heures du matin, pour les Nos 2 et 5 grandes pompes, et Nos 4 et 6 portatives, sur St-François.

Les Nos 1, 3 et 4 grandes pompes, et Nos 1, 3 et 5, à la Palud, à 6 h. 1/2.

Le No 7 grande pompe et No 2 portative, en St-Laurent, à 7 heures.

MM. les intendants et employés aux échelles et hottes devront aussi se présenter ; savoir, ceux des échelles de St-Pierre, Petit-Chêne, à 6 heures du matin, en St-François.

Ceux des échelles et hottes du Pont, Palud et la Cité, à 6 1/2 heures, à la Palud.

Enfin, ceux des échelles de St-Laurent, à 7 heures, en St-Laurent.

Lausanne, le 23 mai 1824.

G. Fiaux, maisonneur.

(Extrait de la Feuille d'Avis de Lausanne,
24 mai 1824).

D'autre part, le célèbre professeur de mathématiques, Develey écrivait le 31 mai suivant au même journal ce qui suit :

« Quand un malheur nous arrive, nous regrettons souvent de ne pas avoir employé les moyens propres à le prévenir. L'incendie qui a eu lieu dernièrement à notre Cathédrale, par un éclat de foudre, rappellera sans doute les paratonnerres, dont l'efficacité est certaine quand ils sont bien construits. Le moment d'appeler l'attention générale sur ces appareils préservateurs, semble tout à fait favorable, puisqu'on espère les voir nous mettre encore à l'abri de la grêle, fléau souvent aussi redoutable que la foudre. Nous croyons devoir avertir nos lecteurs que le Ministre de l'Intérieur à Paris, a fait publier en 1824, une *Instruction sur les paratonnerres*, brochure in-8° de 51 pages, avec deux planches. Il est indispensable que les personnes intéressées à la chose consultent cet ouvrage, car des appareils de ce genre, établis par des artisans peu instruits, pourraient être, sinon nuisibles, au moins inutiles. »

Le paroissien. — Un pasteur à l'éloquence fleurie et surabondante, avait tellement bien effrayé son auditoire en lui parlant des châtements qui l'attendaient sur terre s'il ne devenait moins païen, que tous en avaient les larmes pleines les yeux. Seul un brave citoyen restait impassible à son banc.

A l'issue du sermon, le pasteur se rapprocha de l'homme et lui demanda s'il ne s'était pas senti touché par ses exhortations.

— Oh! moi, je ne suis pas de la paroisse.

FARCE

IL ÉTAIT, il y a longtemps, très longtemps, alors que celui qui vous parle, n'était encore qu'un petit bout d'homme, haut comme ça, mais garnement, mais mauvais sujet, comme pas un au village...

Eh oui, c'était il y a bien longtemps, à l'âge où la liberté n'était pas un rêve, où le chaud soleil, les prés verts, les forêts sombres nous appartenaient à nous, les gamins, les « tout terribles » comme on nous appelait.

Nous étions plusieurs, cinq, six, je ne sais plus, unis dans le mal comme les doigts de la main. Il y avait Paul, Jean-Jean, Riquet, Gu-Gu, d'autres encore, sans compter le gros chien Turc, qui n'appartenait à aucun de nous, mais fut toujours de toutes nos parties.

C'était « mois d'avril » toute l'année, pour nous, et nous avions toujours chez la plupart des voisins, une ou plusieurs fessées promises pour des méfaits quelconques ; j'avais, pour ma part, un véritable compte courant ouvert un peu partout, et je crois bien qu'à l'heure actuelle, ce compte-là n'est pas encore bouclé.

Souvenirs... Souvenirs...

Or, un jour, au premier avril justement, une aventure nous arriva. Notre réputation de farceurs nous valut une angoisse insurmontable. Nous avions fait une véritable orgie de mauvais tours ; je crois bien que nous avions eu du génie cette fois-là, tout y avait passé : vieilles casseroles attachées à la queue des chiens, sonnettes tirées à tour de bras, portes fermées à triple tours et dont nous emportions la clé, tout, tout, et nous cherchions encore, pas lassés, le moyen de finir dignement cette épopée.

Nous errions dans le petit bois qui fait face au village, riant à la fois du dernier et du prochain mauvais tour, sales, débraillés, oui, sales, mais heureux...

...Soudain, le chien Turc qui nous suivait, jeta un aboi. Un drôle d'aboi plaintif, anxieux, qui nous immobilisa. Puis, comme il avançait, tête basse, nous le suivîmes, écartant les fourrés.

...Un seul cri nous cloua soudain, sur place, autour d'un gros hêtre, aux branches duquel... horreur... un homme était pendu, rigide, effrayant, comme un affreux épouvantail...

Une seconde, peut-être, nous restâmes là, grelottants, éperdus... puis, ce fut une fuite haletante, silencieuse, à travers les fourrés épineux, une fuite pareille à une envolée de moineaux. Nous nous retrouvâmes à l'entrée du village, et il n'y eut qu'une voix pour affirmer : « il faut aller le dire au garde-champêtre »...

Et nous y allâmes. L'un derrière l'autre, tout pâles, tout tremblants avec des yeux encore apeurés, comme si le pendu avait pu nous suivre.

Il fallut bien du temps pour trouver le garde et, quand enfin nous le vîmes, alors, oh, alors, ce fut un récit détaillé, coupé, hâché, bredouillé comme un interrogatoire :

— On a trouvé un pendu... dans le bois, là-bas. Il était tout raide... dans un hêtre... il tirait la langue... Il faut vite y aller... on a couru pour vous le dire...

Le brave homme mit beaucoup de temps à savoir de quoi il s'agissait, mais quand il eut compris, quand, muets, nous restions devant lui im-

mobilisés par notre frayeur, un large rire fendit sa bouche, et il nous angoissa par cette réponse :

— Ah ! vous croyez que je coupe à vos tours, sales petits gueux de farceurs, attendez un peu, je vas vous en donner, du pendu, moi...

Et, comme j'étais le plus rapproché, il me lança une claqué retentissante, une claqué qui voulait être gentiment bourru... mais que je sentis tout de même, fichtre...

Et ce ne fut pas lui qui dépendit le pendu...

François Gaudard.

CHOSSES D'AUTREFOIS

Le cirque Knie monté, ces jours, place du Tunnel, attire la foule tous les soirs. Cela s'explique par la valeur de ses attractions et par le bon souvenir qu'à Lausanne on a toujours gardé à la famille Knie.

C'est pourquoi nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs en reproduisant l'article ci-dessous de l'un de nos anciens éditeurs, M. C. Pache-Varidel. Ce sont choses vécues.

* * *

DANS ce temps-là, les acrobates, les danseurs de corde, les virtuoses du trapèze, n'abondaient pas en notre pays. On n'y trouvait ni théâtre, ni kursaal, ni cinémas, ni gramophones, phonographes, ni rien de semblable pour distraire grands et petits. Les gens passaient leur soirée en famille, autour de la table, éclairée par une lampe modérateur, ils se couchaient généralement de bonne heure et ne s'en portaient pas plus mal. Exception était faite au Nouvel-An, où l'on voyait arriver deux ou trois pauvres roulottes, dont les propriétaires édifiaient deux ou trois pauvres baraques. On y voyait encore quelque maigre carrousel, actionné à la main et dont les chevaux étranges galopaient aux sons d'un orgue de barbarie, plus ou moins asthmatique. On pouvait aussi contempler dans les verres ronds d'un panorama, la dernière éruption du Vésuve ou de l'Etna, la prise de Sébastopol, Venise et le Pont des Soupirs avec une foule de gondoles ressemblant à de fantastiques canards à trois becs, tout cela pour quelques centimes et, on obtenait par dessus le marché un billet de tombola, « toujours gagnant » qui nous adjugeait un crayon, un cahier, un porte-plume ; les « gros lots » affriolants étaient placés, en évidence, à l'étalage, en façon de réclame.

De temps à autre, oh ! pas souvent, arrivait un cirque de vingtième ordre : quatre malheureux chevaux, tour à tour de trait et de selle ; un pauvre bourrique ; deux ou trois singes ; quelques chiens savants un ours peut-être ; une écuyère, un écuyer, un paillasse et un orchestre à tambour, trombone, cornet à piston, et voilà ! Ah ! nous n'étions pas gâtés et les enfants d'à présent, habitués aux électriques exhibitions des forains actuels, feraient triste figure si les circonstances les limitaient à cette portion congrue que nous considérons alors, comme une aubaine incomparable. Il est vrai que, de temps à autre, nous avions la visite, ardemment attendue, de la « famille Knie ». Superbe compensation.

Il y a plus de soixante ans que je vis pour la première fois ces braves gens. J'étais bien jeune alors. Mon père me mena — pour me récompenser de je ne sais plus de quoi — voir travailler les Knie. La baraque en planches, qu'ils appelaient « arène », était située de place de la Riponne, exactement sur l'emplacement actuel du « Foyer des Jeunes ». Les artistes n'étaient pas nombreux, M. Knie père — grand-père ou peut-être arrière-grand-père de la jeune génération actuelle, — les deux fils, Charles et Henri, les deux filles qui se produisaient dans des danses hongroises, polonaises, etc., etc., dans le costume national de chaque danse. Il y avait encore un équilibriste de valeur, appelé Blondin, qui faisait le même travail que les Knie père et fils ; et puis un paillasse, maigre, hilare, déjà sur l'âge, dont les fonctions consistaient à allumer les quinquets, à servir les artistes dans leurs exercices, et, naturellement, à recevoir des claques, au grand amusement du public qui se tordait. Mme Knie, mère, était à la caisse et avait la gérance de cette entreprise. Je

viens de parler de l'équilibriste Blondin, à ce propos, je me suis souvent demandé, en vain, si ce Blondin était le même que le Blondin qui, plus tard, traversa, sur la corde tendue, les chutes du Niagara ?

Pendant quelques années, je revis plusieurs fois, à Lausanne, la famille Knie. C'était pour nous autres gamins une joie lorsque le crieur public Clerc — un ancien soldat au service de Naples — un grognon, bourru, sec et rougeaud, annonçait au son du tambour la venue des célèbres artistes et la première représentation. Et comme nous le suivions pour ouïr plusieurs fois la mirifique nouvelle, car il fallait en connaître tous les détails pour les faire briller aux yeux des mamans à l'effet d'obtenir les quelques sous destinés à payer l'entrée et user nos fonds de culottes sur les planches rugueuses et mal rabotées.

Là nous admirions les voltiges du père Knie, un peu pansu, ainsi que les exercices des deux fils, les danses des filles et les bons mots du paillasse. Chaque soir, le spectacle se terminait par une pantomime burlesque, jouée par « toute la troupe », paillasse compris.

Les danses sur la petite corde nous charmaient absolument et l'élégance de l'acrobate en son pourpoint de velours pailleté, ses voltes, ses audaces nous réjouissaient fort et ce n'était pas non plus sans une légère appréhension que nous le regardions s'agenouiller, s'asseoir, sauter, balancier en mains, toujours souriant. Et l'artiste, sa danse achevée, — tandis que le public applaudissait, — remettait son balancier au paillasse, sautait sur la piste, et saluant avec le geste traditionnel, qui signifie sans doute : « Voyez, ce n'est pas plus difficile que ça ».

Mais ces choses d'autrefois, qui nous paraissent superbes, nous sembleraient aujourd'hui bien mesquines. La pyramide de bouteilles, au sommet de laquelle un des fils Knie se tenait debout sur une main, vous ferait sourire de pitié ! Ce sont des acrobaties démodées, que nos modernes attractions ont laissé bien loin derrière elles. Le voyage du père Knie poussant sur la grande corde une brouette chargée d'un mannequin ou d'un enfant (?) ne parviendrait pas même à vous enthousiasmer ; nous étions moins difficiles, ayant moins vu. Pendant un quart d'heure que durait le trajet de l'acrobate, poussant la brouette, nous nous sentions vivre dans la peau du bonhomme et de telles impressions ont bien quelque valeur pour de simples âmes d'écoliers que nous étions. Dès lors, bien des années ont passé et la dynastie des Knie ne passe pas. Une génération nouvelle remplace celle qui vieillit et les pourpoints dont j'admire l'élégance ont fini leur vie de parade, comme l'ont finie aussi mes casquettes de collégien et ma tunique à boutons jaunes, contemporains de ce velours pailleté. Tout passe, j'ai vu nombre de choses plus reluisantes, mais le souvenir des Knie n'en demeure pas moins à ma mémoire. Il s'y mêle une foule d'autres images de jeunesse et lorsque vous aurez, comme moi, la barbe et les cheveux blancs, de semblables rappels seront pour vous d'une joie exquise. Vous aurez vos Knie, comme j'ai les miens. Ils porteront un nom différent, qui ne vous rappellera ni danseurs de corde, ni pourpoint scintillant, ni sourires satisfaits, mais quand même leur souvenir vous sera cher, parce qu'il évoque les impressions de vos jeunes années.

C. P.-V.

La Patrie Suisse. — C'est un numéro renforcé de pages supplémentaires, rendues nécessaires par une abondance inusitée d'importantes actualités, que nous envoie la « Patrie suisse » (No 825 du 6 mai) : miroir fidèle et varié de la vie suisse de ces dernières semaines, il ne contient pas moins de vingt-sept portraits. Ce sont ensuite d'abondantes actualités. L'art y a sa part aussi, avec un portrait de l'abbé Henry Brasey par Girod, un paysage de Cerneux-Péquignot par Henri Brasey. Sisikon et l'Urirothstock, de Gletsch et d'un glacier du Rhône y représentent le paysage suisse. Un joli numéro à conserver. E. V.

L'hôtelier empressé. — A un client : — Vos puces ne vous ont pas empêché de dormir ?
— Non, vos punaises les ont toutes mangées.



LA GÉNÉREUSE TERRE VAUDOISE

TERRE de blé et de vin, pays des grasses prairies, le canton de Vaud, plaisant au regard, a de tout temps exercé une puissante attraction sur ses habitants, qui ne le quittent guère, et sur les étrangers qui viennent volontiers s'y fixer. Féconde, en effet, la terre vaudoise suffit à nourrir sa population, et si, l'an dernier, la récolte du vin a été fort mauvaise, et la moisson gênée par les intempéries, la moyenne prise sur une période un peu étendue donne des chiffres qui sont fort satisfaisants.

Considérons tout d'abord que le canton a une superficie qui ne dépasse pas 3200 km², c'est-à-dire 320.000 hectares. Là-dessus 83.000 ha. sont couverts de forêts, et les terres incultes avec les lacs ont une étendue d'au moins 45.000 ha. Restent environ 190.000 ha. de terrains cultivables, — y compris les pâturages — et qui doivent nourrir 320.000 habitants.

Or, nous sommes nourris, et largement, grâce au labeur des paysans vaudois.

Terre de blé, disons-nous. Oui, une des belles terres de blé de l'Europe, non pas peut-être pour le nombre des hectares ensemencés, mais pour la fertilité du sol et la richesse du grain. Grâce aux sélections, à l'œuvre admirable de la Station d'essais à Lausanne, aux engrais employés, à l'effort général enfin, le rendement des céréales est chez nous un des plus élevés d'Europe. Année moyenne, nos 30.000 hectares de blé et de méteil produisent environ 500.000 quintaux de grains, quantité qui suffit à notre consommation. L'an dernier, la moisson a donné plus de 600.000 quintaux, ce qui nous a permis de vendre à la Confédération, c'est-à-dire à l'administration fédérale des céréales, environ 2400 wagons, plus du quart des livraisons effectuées par tous les producteurs suisses.

Ce seul chiffre montre la place éminente qu'occupe notre canton dans l'économie agricole nationale. Il ne faut pas oublier en effet que la superficie vaudoise ne représente que le treizième de la superficie suisse. D'autre part, la récolte totale de céréales panifiables n'a pas dépassé en 1923 — année supérieure à la moyenne — deux millions de quintaux, pour tout le pays.

Le Vaudois aime la culture du blé. Excellent labourer, il ne comprend pas une agriculture qui se bornerait exclusivement à l'élevage du bétail ou à la production des fruits. Il ouvre volontiers le sol et il sème. L'effort de nombreux propriétaires et fermiers de chez nous est admirable à cet égard, et il est juste de le signaler, puisque le blé récolté sur nos terres représente de l'argent resté au pays. Pour nous tous, d'ailleurs, gros consommateurs de pain, le blé a gardé son caractère sacré, et un des spectacles les plus beaux qu'on puisse voir est celui qu'offre en juillet la vallée de la Broye et le Gros de Vaud.

Terre de vignes aussi, notre petite patrie est fière de ses coteaux chargés de cepes. Hélas ! la récolte est ici moins sûre, moins régulière que celle des céréales et celle des fourrages, et l'année 1924 laissera chez le plus grand nombre des vigneronniers un triste souvenir. Mais, si l'on prend la moyenne de la période qui s'est écoulée depuis 1918, on obtient tout de même un produit annuel qui n'est pas loin de 300.000 hectolitres. Et là, on arrive au tiers de la production suisse totale.

Nulle culture n'est plus sensible aux variations atmosphériques, ne pâtit plus cruellement de l'absence du soleil. Et nulle culture aussi n'est faite avec autant d'amour, de ténacité, de vaillance. La vie du vigneron est une lutte perpétuelle, une somme de soucis et d'espérances où, malgré les maladies, la grêle, le gel — sans compter